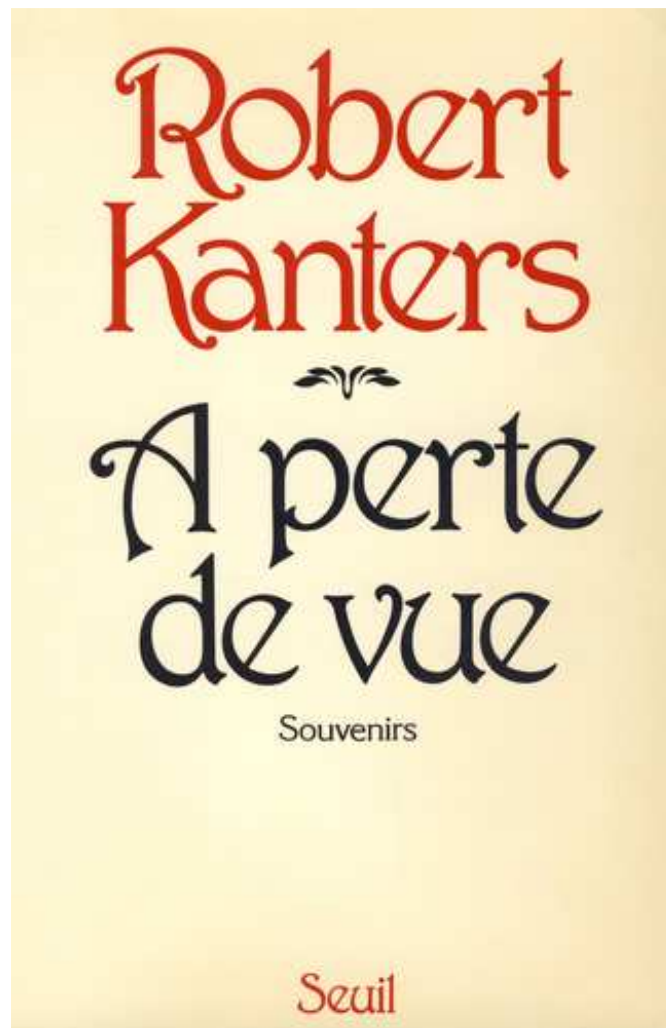


À perte de vue (souvenirs)

Robert Kanfers



Editions du Seuil, 1981, ISBN : 2020058286, 340 pages

« Tout mon cœur longtemps désert était à mon ami. En toute chasteté. Je ne sais d'où me venait, puisque je n'avais pas reçu la moindre éducation religieuse, ma passion pour la pureté. Nous n'abordions que très rarement et très rapidement les sujets de ce genre, mais quand j'appris que mon ami se livrait au plaisir solitaire que pour mon compte j'ignorais, je fis une crise de désespoir comme si j'avais perdu un idéal. Il me ramena sans peine vers lui parce que pour lui rien n'était plus naturel, plus anodin. Nous étions d'ailleurs si près l'un de l'autre et si éloignés de tous que bientôt des caresses amicales devinrent le langage de notre tendresse. Lorsque nos premiers baisers glissèrent vers nos lèvres, notre réaction physique nous avertit que nous nous approchions de quelque chose de rare mais d'interdit. Lui était plus dégagé que moi, il n'avait pas les mêmes contraintes familiales, sa mère semblait une bonne femme qui lui faisait confiance et son père comptait visiblement pour du beurre. Nos lectures nous avaient affranchis, j'avais parcouru les dialogues de Platon qui traitait de l'amour et de l'amitié, j'ai cité tout à l'heure un livre d'André Gide et nous nous répétions parfois qu'il y avait entre nous beaucoup plus que de l'amitié, à peine moins que de l'amour. Je ne céda pas encore, mais je commençais à brûler. Cela dura longtemps. Le moment du baccalauréat nous fournit une occasion. En ce temps-là les élèves de mon lycée allaient le passer à Lille. Mon père avait voulu pour que je sois en bonne forme que nous voyagions, mon ami et moi, en train de luxe — ce qui compliquait d'ailleurs l'opération — et que nous descendions dans un bon hôtel. Le soir après dîner le professeur qui nous accompagnait pour nous surveiller s'éclipsa après nous avoir recommandé : pas de filles. Nous n'y songions pas. Nous regagnâmes même nos chambres contiguës de bonne heure, comme si de rien n'était, sans trop penser aux épreuves qui nous attendaient le lendemain très tôt au palais Rameau. Lorsque l'on frappa à ma porte verrouillée au moment où j'achevais de me déshabiller, je refusai d'ouvrir, puis je parlentai en dansant presque, mais je ne céda pas. Quand le silence fut revenu, je me couchai et je crois que je m'endormis très vite et très bien. Goût de la pureté ? Terreur panique du sexe ? Souci de l'examen du lendemain ? Souci plus lourd de l'avenir de notre amitié ? En tout cas, ce n'était pas par un sentiment de culpabilité que je n'ai jamais éprouvé dans ce domaine, ni alors, ni plus tard. J'étais tellement sûr de l'honnêteté de mes sentiments que je ne pouvais douter du naturel de ma conduite si j'y céda. Ce qui arriva quelques semaines plus tard dans une petite classe du lycée. Nous disposions d'une assez grande liberté, parce que nous étions de bons élèves très réguliers, parce que nous allions à nous deux composer la totalité de la classe de mathématiques élémentaires, ce qui permettait d'espérer un succès flatteur à cent pour cent. Nous nous attardâmes l'après-midi dans une aile déserte du bâtiment. Ce fut une étreinte à la sauvette, mais notre impatience était si grande que nous atteignîmes en quelques instants au plaisir partagé. Pour moi, ce fut une prodigieuse révélation dans la gloire du soleil poudroyant à travers un store vénitien.

Banale histoire d'amitié particulière entre lycéens de dix-sept ans à laquelle je me suis un peu arrêté parce qu'elle me paraît bien éclairer la différence entre les scrupules de ce temps-là, même pour des enfants avertis, et les facilités d'aujourd'hui. Aussi parce que pour moi, ce fut capital. Ce n'était pas l'éveil de la sensualité qui se jette sur le premier objet disponible, car dans mon éducation au désert, la première amitié avait pris une place démesurée, toute la place, et nos lectures communes, Proust, Gide, et les romans consacrés aux troubles de l'adolescence nous avaient confirmés dans nos sentiments et nos actes. Cette liaison m'installait pour la première fois dans l'amour, elle commençait à mon insu à modeler la forme de mon cœur et de ma sensibilité. Cette empreinte n'a pas été exclusive, j'ai

plus tard entretenu souvent de bons rapports et parfois les plus intimes avec les femmes, mais même sans la moindre idée d'intimité physique, c'est avec les garçons que mon cœur se sentait le plus souvent dans son climat naturel, alors que ma timidité revenait au galop avec ces êtres si différents, les jeunes filles.

Et d'ailleurs qui suis-je pour me pencher après tant d'années sur les caresses furtives de ces deux adolescents avertis et ingénus ? Que sais-je encore d'eux, de leurs curiosités, de leurs émotions ? Pour moi, ce fut la révélation d'un plaisir que je n'avais jamais connu, même par les maladroites manœuvres des solitaires. Dans mes troubles rêveries mes aspirations s'adressaient à des femmes imaginaires, tirées de livres ou de films puisque mon éducation ne m'avait pas permis d'en approcher d'autres. Mes premières lectures du Banquet ou du Phèdre n'avaient pas changé le cours de mes aspirations, mais elles permettaient de considérer comme tout naturel le premier et violent ébranlement de la volupté que je venais de connaître. Je n'avais même pas senti s'évanouir le goût de la pureté. »

(pp. 37/41, chapitre "Les mœurs de ma tribu")

« Les souffrances de l'amour peuvent venir de l'indifférence, de la méchanceté, de la jalousie, mais tout cela ne serait sans doute rien si nous n'augmentions pas notre malheur en le regardant, en nous jugeant. C'est le sentiment d'être déchiré intérieurement, de ne plus faire de moi ce que je voulais qui me tourmentait. Mon péché n'était guère charnel, c'était plutôt une forme du mystérieux péché contre l'esprit. Mon ami n'était pas plus religieux que moi, mais il admirait l'art de François Mauriac, ce qui m'encourageait à l'admirer à mon tour pour des raisons plus morales qu'esthétiques. Et peut-être est-ce mon Pascal qui avait raison et la religion chrétienne est-elle celle qui a le mieux connu l'homme — ou bien l'a-t-elle pétri ? Plus tard, je continuai à lire Mauriac, et je le connus lui-même, homme d'une parfaite dignité, mais qui se rapprochait par sympathie de ses jeunes amis parce qu'il y avait toujours en lui, à côté de l'esprit le plus vif, un tremblement ou une fêlure. Il aimait répéter que Paul Bourget mourant lui avait dit : "L'érotisme ne finit jamais." Comme pour Pascal, ce n'est pas assez de dire qu'il a eu une influence sur moi : plus justement, il y avait entre son œuvre et ma sensibilité une sorte d'harmonie préétablie. »

(p. 65, chapitre "Rêveries d'un lecteur solitaire")

« Inutile de reprendre le défilé de mes amitiés, de mes amours, de mes jalousies pendant toutes ces années car il n'a pas grande originalité. J'ai peu usé de la prostitution, au début parce que je me répétais avec Amiel que j'aimais mieux rester seul que de mésallier mon rêve, plus tard, et encore aujourd'hui parce que je me résigne mal à considérer un être comme un simple instrument. J'ai tout de suite envie d'y mettre du sentiment et d'en attendre, de rêver de quelque rédemption tolstoïenne, quitte à n'aller finalement que de la passe au coup par coup à l'abus de confiance moral et financier. Il me semble cependant que je garde une sorte de discernement, quitte à n'en prendre tout à fait conscience qu'après coup. J'ai eu des liaisons vénales ou simplement intéressées dont la rupture ne m'a fait aucune peine réelle, comme si j'avais toujours ours su qu'il s'agissait d'arrangements provisoires, pour la commodité, et au contraire, il y a eu des ruptures accidentelles, parce que les

circonstances en disposaient ainsi, qui me paraissent toujours provisoires et impossibles parce que les liaisons étaient fondées sur des accords profonds, plutôt de l'ordre de l'amitié que de l'amour. Je suis resté fidèle, trop fidèle sûrement, aux maîtres de ma sensibilité amoureuse d'adolescent, Proust, Mauriac, Balzac ou Fromentin, mais je n'ai pu éviter de connaître des maîtres plus cyniques dans les livres et dans la vie. Sensibilité facilement douloureuse, et c'est peut-être pour cela que je n'ai jamais eu aucun goût pour les jeux concertés de la souffrance et de l'amour comme ceux à la mode du sadisme et du masochisme. Les écrivains qui font mal le partage entre leur érotisme et leur intellectualité ne m'ont jamais retenu parce que leur sensibilité me paraît manquer de vérité et leur intelligence de justesse. Je me sens romantique comme les héros de Racine.

Mais à travers ma timidité, ma sécheresse apparente d'intellectuel lucide, d'analyste obstiné, comment est-ce que j'apparais aux autres ? Une nuit, dans une chambre d'hôtel à Genève, alors que j'étais comme un cadavre éveillé étendu au long d'un cadavre endormi, la pensée m'a frappé que j'offrais peut-être aux autres le visage de ma mère. Peut-être certaines de ses manières sèches et hypocrites, de ses dissimulations calculées, de son avidité sournoise se sont imprimées en moi plus profondément que les traits du visage physique, peut-être sans le vouloir, au contraire, et sans pouvoir m'en défendre est-ce que j'apparais aux autres, modelé par ce que j'ai détesté. Peut-être est-ce à son héritage de méchanceté que je dois en partie mon héritage de solitude ? Il faut que je batte le rappel de ceux que j'estime et qui m'ont manifesté même un instant de la sympathie pour que je me rassure un peu. Recensement de bonnes paroles parfois fugitives, de menus instants qui sont comme des grains de sable entassés au hasard dans la mémoire du cœur. De ce très beau garçon, Italien de Trieste qui voulait gagner les États-Unis pour y poser le nu masculin, je garde le souvenir de son approbation parce que je faisais cuire une escalope "comme le faisait sa mère". Mais à côté du trivial, il y a aussi l'exaltant, le moment parfait de l'amour charnel quand c'est vraiment l'amour, la confiance et l'abandon. Ce que nous appelons faire l'amour, c'est alors permettre à l'amour de nous faire, de nous emporter et de nous élever au-delà de notre vie contingente vers un état qui doit être vraiment le nôtre puisqu'il s'accompagne d'une telle flambée de bonheur. Ainsi me suis-je fait et défait, avec des instants de gloire et de longues périodes de sécheresse. On voit sans peine ce que la formation de cette sensibilité doit à Platon, à Proust et à Baudelaire et comment cette sensibilité m'a mieux permis d'entrer dans mes auteurs. »

(pp. 290/291, chapitre "Le lecteur professionnel 1")